

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ J.-B. PROULX, CURÉ DE ST-RAPHAËL DE L'ISLE BIZARD

XI

Les Pères Dufrès, Sylvie et Marest à la Baie d'Hudson
(Suite)

Préparatifs du siège.—Baptême de deux enfants.—Un dur apprentissage.—Voyage de la *Salamandre* au *Poli*.—Une journée bien employée.—Une triste nuit.—Le siège du Fort.—La capitulation.—Te Deum.—Tentative infructueuse pour franchir la rivière Bourbon.—Traversée hardie.—Mort et enterrement de M. de Tilly.—Le Père s'égare dans la forêt.—Longs jours de froid et de glace.—Conversion et mort d'un sauvage.—Travaux du Père en kilistineau.—Krigs et Assinibois.—Sauvages des bords de la Baie.—Paroles héroïques.—Tribus plus septentrionales.—Pays marécageux.—Chances d'agriculture.—L'hiver.—Abondance du gibier.—Départ de M. d'Iberville.—Prisonniers.—Résultat de la mission du Père Marest.

Du 4 au 11 octobre, les Canadiens continuèrent à décharger le vaisseau ; ils déblayèrent un terrain pour placer le camp, ils coupèrent des arbres dans la forêt pour se faire un abri à l'épreuve des vents, du froid et des neiges ; ils tracèrent un chemin dans les bois, jusqu'aux approches du Fort, afin d'y traîner les canons et les mortiers ; enfin, on préparait tout pour pousser activement les travaux du siège, une fois qu'on les aurait commencés.

Le P. Marest baptisa deux sauvages malades, enfants d'un même père mais de mères différentes. Il se pressa de leur conférer le sacrement de la régénération, parce que les indiens devaient partir, dès le lendemain, pour aller passer l'hiver très loin dans l'intérieur du pays. Le jésuite fit promettre au père, si ses enfants revenaient à la santé, de les ramener au printemps, afin qu'ils pussent être instruits dans les vérités de la foi. A la première navigation, le sauvage, fidèle à sa promesse, revint avec l'un d'eux ; l'autre, plus heureux, était passé à une vie meilleure, premier chrétien que cette terre infidèle envoyait au paradis.

Le Père Marest fit alors son premier voyage dans les bois de l'Amérique, et il eut un dur apprentissage. Il partit le 9, avec quelques compagnons, pour se rendre au *Poli*, où M. de Tilly était dangereusement malade depuis quelques jours.

Le pauvre malade fut grandement consolé par cette visite. Il se confessa le lendemain et reçut le saint viatique. Le Père, mêlant aux exhortations les pieuses lectures et aux lectures les conversations édifiantes, lui consacra toute la matinée ; l'après-midi, il alla visiter les Canadiens et les Français qui étaient campés sur la grève, en face du vaisseau.

A son retour, la rivière se trouvant praticable, il en profita pour s'embarquer sans retard, vu qu'il avait promis de revenir le plus tôt possible, afin d'assister à l'attaque du Fort. Il était tard

dans la nuit, quand, avec ses hommes, il atteignit l'autre rive ; ils se firent une cabane assez fragile, parce que le ciel paraissait calme et serein. Ils eurent à s'en repentir : pendant trois heures, ils furent fouettés par le vent et la neige. Enfin, le 11, ils arrivèrent au camp, où tout était prêt pour le siège.

Le fort, bâti en bois, était petit et faiblement fortifié. Les Anglais y étaient renfermés au nombre de cinquante-trois. « tous assez grands et bien faits. » Celui qui les commandait avait plus d'habileté pour le commerce que pour la profession des armes. La peur les avait saisis dès l'apparition des vaisseaux. Ils s'étaient toujours tenus renfermés, et ils n'osaient sortir, même pendant la nuit, pour aller puiser de l'eau à la rivière qui battait le pied du fort.

Le 12, on mit les mortiers en positions. Le 13, comme on était prêt à tirer, M. d'Iberville envoya sommer les ennemis de se rendre, leur promettant de les bien traiter. Ils demandèrent jusqu'au lendemain matin, à huit heures, pour donner leur réponse, priant qu'on voulut bien ne pas les inquiéter pendant la nuit. A l'heure marquée, ils indiquèrent les conditions auxquelles ils se rendraient ; leur ministre les avait rédigées en latin, le Père Marest servit d'interprète. On

espéra à ses amis. Le missionnaire voulait retourner au fort pour y célébrer la fête de la Toussaint ; mais il ne fut possible de traverser la rivière que le jour des Morts. Pour surcroît d'infortunes, les voyageurs s'égarèrent dans la forêt ; après avoir longtemps erré, ils se trouvèrent presque au même endroit d'où ils étaient partis. Ils passèrent la nuit à la belle étoile, et ils n'arrivèrent au poste que le 3 novembre.

Le Père eut toutes les occasions de se former aux rudes travaux et aux pénibles voyages que demandent les missions sauvages. Il eut souvent à faire, dans le cours de l'hiver, des promenades à pied, du Fort au *Poli* et du *Poli* au Fort ; le scorbut s'était mis dans les équipages, et il allait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, porter les secours de son ministère. Ce mouvement continu lui fit du bien, et il ne ressentit que quelques atteintes de la maladie. Le voyage lui devint moins pénible lorsque la glace fut formée : elle fut complète dès le mois d'octobre, sur la rivière Sainte-Thérèse, à trois lieues plus haut que le Fort, dans un endroit où des îles nombreuses obstruent le chenal ; vis-à-vis du poste, toutefois, on dut attendre jusqu'au 13 novembre. Mais la rivière Bourbon ne fut tout à fait prise que dans la nuit du 23 au 24 janvier 1695. Alors le chemin

se trouva de beaucoup raccourci. Le pont de glace tint bon : il se brisa seulement le 30 sur la rivière Sainte-Thérèse, et sur la rivière Bourbon, plus tard encore, le 11 juin. Longs jours de froid et de glace ! C'est le cas de dire avec Virgile : « Le triste hiver fait fendre les rochers sous les coups du froid, et enchaîne sous la glace le cours des eaux. »

Et quum tristis hyem. etiam nunc
[frigore saxa
rumpit, et glacie
cursus frenaret aquarum.]

Le Père Marest aurait voulu employer tous les jours de son hiver à apprendre le sauvage ; mais ses

courses continuelles d'une rivière à l'autre dérangèrent ses études. Il visitait néanmoins dans ce but, de temps en temps, un sauvage qui hivernait dans une cabane auprès du Fort. Cet homme ne put lui être d'un grand service, c'était un captif d'une autre nation qui ne savait qu'imparfaitement la langue en usage sur les bords de la Baie ; et sa femme qui haïssait beaucoup les Français, ne répondait au missionnaire que quand il lui en prenait fantaisie, et encore le trompait-elle souvent. Cependant, ses visites eurent un bon effet, il gagna la confiance de ce pauvre homme qui, étant tombé malade, demanda le baptême ; le Père l'instruisit du mieux qu'il put, et le reçut quelques jours avant sa mort dans la sainte Eglise.

Le printemps lui apporta plus de loisir. Il se mit à collationner des mots sauvages, dont il fit une espèce de dictionnaire, d'après l'ordre alphabétique. M. de Lamoignon, un des officiers de l'expédition, et surtout un Anglais, qui savait fort bien la langue, lui furent pour ce travail d'une grande utilité. Il traduisit en kilistineau le signe de la croix, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et les *Commandements*. Il parvint à parler assez à sèment ; mais, comme il arrive à tous les novices dans une langue étrangère, son oreille n'était pas encore



Arthabaska-Mackenzie (Nord-Ouest).—Traîneau et chiens ; d'après un dessin d'un missionnaire

y acquiesça volontiers, elles étaient si peu exigeantes : ils ne retenaient ni leurs armes, ni leur pavillon.

De suite, M. d'Iberville envoya son lieutenant, M. du Tas, avec soixante hommes, pour prendre possession du poste. Il ne s'y rendit lui-même que le lendemain. Le Père célébra la sainte messe, et tous, Français comme Canadiens, heureux d'avoir terminé cette expédition sans grande effusion de sang, à l'abri des intempéries de l'hiver, maîtres de la navigation et du commerce des deux rivières Sainte-Thérèse et Bourbon, avec reconnaissance, avec entrain, ils chantèrent un *Te Deum* d'actions de grâces.

Ce jour-là, le Père voulut retourner voir M. de Tilly, qu'il avait laissé bien mal.

Le malade allait toujours en déclinant ; le Père resta avec lui jusqu'à la fin, le soutenant des sacrements et des consolations de la religion. Il mourut le 28. Il eut ses obsèques au bruit du canon, sous les rafales du vent, dans cette solitude morne ; cette triste cérémonie fut grandement adoucie par la présence du prêtre. Les paroles du *Libera* et les graves *Oremus* furent chantées sur ses dépouilles mortelles, sa tombe glacée fut bénite, le sang de la divine victime apporta du soulagement à son âme et un doux